

# [06] Epilogue

*Thierry L'Étang \_ anthropologue*

## Conclusion

*Collective*

Étude pluridisciplinaire  
d'approfondissement des connaissances  
sur les versants nord-ouest  
de la Montagne Pelée

le 8 mars 2013

Maîtrise d'ouvrage /  
DEAL de la Martinique

*Sanglier ou  
Cochon maron*

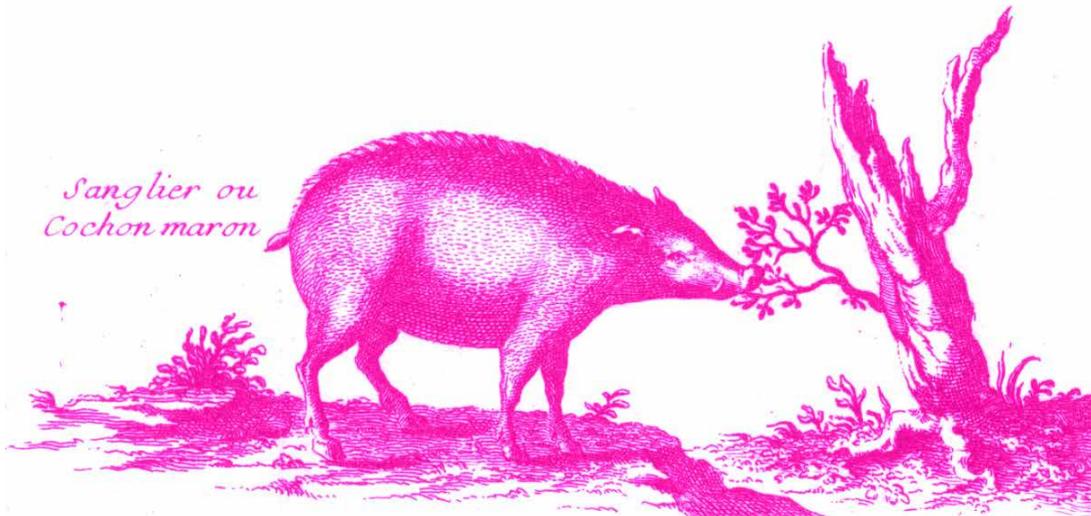




Illustration de couverture réalisée d'après une gravure  
tirée de JEAN BAPTISTE LABAT, *Nouveau voyage aux isles  
de l'Amérique*, tome 1, partie 2, page 121, Paris, 1742

## ÉPILOGUE /

La Montagne Pelée est aujourd'hui considérée comme un monument naturel exceptionnel, tant pour sa grande biodiversité, que pour sa topographie impressionnante et la beauté de la forêt de ses versants nord-ouest.

Il faut à ce propos garder à l'esprit que la végétation du sommet de la montagne, entièrement calciné en 1902, ne recèle pas une biodiversité aussi grande que ce que l'on peut imaginer. Les pentes boisées de la zone Prêcheur-Grand'Rivière par contre, n'ont reçu que des cendres froides au delà de l'Îlet La Perle et leur biodiversité est restée très grande, hors les zones basses défrichées ou prélevées en grands bois durant les périodes précoloniale et coloniale<sup>1</sup>.

Prédateur de la végétation, le cochon marron, est lui aussi un facteur d'érosion génétique de la biodiversité martiniquaise<sup>2</sup>. Il est aujourd'hui toujours chassé, selon des méthodes très proches de celles qui sont décrites dans les récits des premiers chroniqueurs français du XVII<sup>e</sup>, comme on le verra par la suite.

---

1 Comme cela a été dit dans le volet historique, les zones les plus hautes défrichées au cours de l'histoire se situent en dessous de 200m d'altitude pour les points les plus hauts, autour de 100m d'altitude pour les cas les plus communs. La seule exception est celle du Piton Étage, autour de 350m d'altitude. Ces défrichements sont donc globalement plus bas qu'ailleurs en Martinique (moyenne de 400m.).

2 Le cochon et surtout le cabri sont les principaux prédateurs de la forêt. Le cabri semble particulièrement problématique et il semblerait que sa population doive être drastiquement contrôlée, voire éradiquée, car son développement laissé libre aboutirait à une érosion des sols particulièrement nocive. Le cochon marron est moins problématique, mais il n'en reste pas moins qu'il semblerait que sa population doive être contrôlée par la chasse et les battues administratives. Comme nous avons déjà pu le dire précédemment, il est de notre avis que cette activité spécifique et traditionnelle de chasse doit être encouragée, car elle nous semble garante d'un contrôle intelligent de la population marronne, à la fois pour la sauvegarde de la flore spontanée et endémique, mais aussi celle de la pratique et de la connaissance humaine des lieux.



# NOTES HISTORIQUES SUR CES COCHONS MARRONS DES GRANDES ET PETITES ANTILLES QUI PARTAGENT NOTRE HISTOIRE.

## Des hommes et des porcs

Les premiers porcs domestiques (*Sus scrofa*) introduits aux Antilles et aux Amériques descendent des 8 ou 13 truies achetées 70 maravédís<sup>3</sup> pièce dans l'île de la Gomera (Canaries) en octobre 1493, par plusieurs passagers de la flotte du second voyage de Christophe Colomb. L'amiral avouera plus tard, avoir alors interdit à certains de leurs propriétaires, déçus du voyage et qui voulaient retourner en Espagne, de les tuer. " Ils dirent (Roldan et son parti) que j'avais pris leur bétail aux gens qui l'avaient amené ici, alors que personne n'a rien amené de tel, hormis moi 8 truies qui appartenaient à plusieurs. Mais comme c'étaient des personnes qui voulaient rentrer aussitôt en Castille et qu'elles les tuaient, je leur défendis, afin que ces animaux se multipliasent, mais je ne les leur ai pas enlevés, d'ailleurs cela se peut se voir à ce qu'il y en a maintenant en nombre infini, tous issus de cette souche que j'avais amenée sur nos navires et à ma charge, sauf la première dépense qui fut de 70 maravédís la pièce à l'île de la Gomera. <sup>4</sup> "

Quelque mois après son arrivée, le Vice-roi des Indes qui en dénombrait plus d'une centaine, s'émerveillait de leur multiplication. "Nous avons déjà plus de 100 porcs. Les porcs se multiplient à un point que c'est merveille."<sup>5</sup>

Autre grand témoin, son ami d'enfance Miguele de Cuneo se fait également l'écho de leur croissance numérique au " grade superlatif " qu'il explique par la grande abondance de fruits qu'ils trouvèrent dans l'île<sup>6</sup>. La venue de ces porcs marqua également l'irruption d'une épidémie de grippe porcine qui décima, au cours de l'année 1494 ou dans les premiers mois de colonisation de l'Espagnole<sup>7</sup>, des dizaines de milliers

3 Le maravédís était le nom de plusieurs monnaies des royaumes chrétiens ibériques entre les XII<sup>e</sup> siècle et XIV<sup>e</sup> siècle et ensuite une unité de compte monétaire en Espagne jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

4 Fragments d'une lettre aux Rois catholiques, COLOMB C. présenté par VARELA C. GIL J., *Oeuvres complètes*, 1992, la Différence, Paris, p. 465.

5 Relation du deuxième voyage, La Isabela, autour 20 avril 1494, C. Colomb, op.cit., 1992, p. 260 et 280.

6 Cuneo, Gil & Varela, p. 248.

7 Hispaniola, appelée aussi Saint-Domingue ou Haïti. Christophe Colomb la nomme La Española (« L'Espagnole »).

d'indigènes non-immunisés contre ce nouveau virus.

Trouvant un contexte très favorable à leur développement, sans concurrence directe et sans prédateurs naturels, une partie des porcs domestiques qui proliférèrent rapidement échappa au contrôle de leurs éleveurs et devint marron. Un peu plus d'un an après son arrivée Colomb écrivait aux souverains espagnols : " Quant aux porcs, issus de 13 femelles que j'ai apportés, il y en a tant qu'ils errent à l'état sauvage dans les bois. " <sup>8</sup>

A la fin de l'an 1498, Francisco Roldan dit Le rebelle, en délicatesse avec l'autorité colombienne, qui vivait retranché au caciquat du Xaragua parmi les sujets de la " libi-déesse " Anacaona, disposait alors d'un cheptel de 120 porcs adultes et de 230 pourceaux. Dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle, Francisco de Garay et Francisco de Vergara qui possédaient conjointement un élevage de 100 truies, virent leur cheptel multiplié par 20 et comptaient 2 ans plus tard près de 2.000 têtes<sup>9</sup>. C'est en partie les bénéfices engrangés par les revenus de ses porcheries qui permettront au même Francisco de Garay de se porter candidat à la colonisation de la Guadeloupe. Devenu gouverneur de la Jamaïque, il y installa de nombreuses haciendas d'élevage porcin et occupa, rapportait Las Casas, 5.000 Indiens à garder ses cochons.<sup>10</sup> Colonisée en 1509, la Jamaïque vouée par Garay à l'élevage extensif de porcs fournissait, vers 1515, en viande séchée ou salée, la plupart des expéditions de conquête se déployant depuis les Grandes Antilles vers la Terre Ferme. Fin mars 1503, le nombre de cochons marrons est déjà si important à l'Espagnole qu'il est question d'imposer aux colons un droit de chasse et de capture d'un coût de 2.000 pesos<sup>11</sup>. L'année suivante apparaissent sur les comptes du trésorier Santa Clara, l'enregistrement de taxes payées par Lope Munoz suite à l'autorisation permettant aux habitants de Puerto Plata de chasser les porcs sauvages de la région d'Isabela-la-Vieja<sup>12</sup>. En 1508, ce droit de chasse semble être levé car devant les dégâts causés par les porcs sauvages qui fouillent et détruisent racines et tubercules des jardins vivriers ou conucos, un permis général de chasse est accordé aux colons de l'Espagnole.

8 Lettre aux Rois Catholiques, 26 février 1495, C. Colomb, 1992, op.cit., p. 313.

9 Pleito entre Francisco de Garay y F. de Vergara, 1510-1511, AGS, Camara de Castilla-Diversos 45, n°1, MIRA CABALLOS E., «La economía en la espanola a través de las cuentas del tesorero cristobal de Santa Clara (1505-1507)», *Las Antillas mayores 1492-1550*, 2000, p. 44.

10 "deciase que Francisco de Garay tenia ocupados en guardar puercos 5.000 Indios" Las Casas, 1985, t. 3, p. 233.

11 Rei i reina a Ovando, 20/29-3-1503, R. Marte, 1981, p. 49. Herrera, 1991, t. 1, p. 443.

12 AGI, Justicia 990, N. 1, MIRA CABALLOS E., 2000, op.cit., p. 45.

En décembre 1517, un mémoire sur la “ bonne gouvernance ” des Indiens des Grandes Antilles présenté au Conseil des Indes par un dominicain, préconisait de permettre aux indigènes mariés, auxquels toute possession d’armes était interdite, de disposer d’une lance d’environ 2 mètres de long pour pouvoir chasser le cochon marron<sup>13</sup>. Dans la décennie suivante, la chasse s’intensifiant à l’aune des ravages occasionnés par les chiens (également sauvages ou marrons), le stock de porcs sauvages de l’Espagnole semble avoir été considérablement entamé. En septembre 1529, le licencié Espinosa écrivait à l’Empereur qu’il n’en “ reste presque plus ”.<sup>14</sup> En août 1505, 2 truies, 1 porc, une chèvre et un bouc furent introduits à Porto Rico par Alonso Garcia Cansino sur commande de Vicente Yanez Pinzon, co-inventeur des Amériques aux côtés de C. Colomb, nommé en avril de la même année capitaine et colonisateur de cette île<sup>15</sup>. En 1514, soit 3 ans après l’arrivée des premiers colons à Cuba, Diego Velasquez tenant-lieu de gouverneur assurait que l’île disposait alors d’un cheptel porcin de 30.000 individus<sup>16</sup>. Conquistador de cette île puis éleveur de porcs, Bartolomé de Las Casas avouera plus tard que c’est grâce aux revenus de la vente de sa part de cheptel porcin par son ami et associé Pedro de la Renteria qu’il put se rendre à l’Espagnole puis à la cour d’Espagne défendre des années durant la cause des Indiens Taïno-arawaks des Grandes Antilles.<sup>17</sup>

## *Des hommes nus et des porcs :*

A la recherche de nègres marrons dans les montagnes de San Juan de la Maguana<sup>18</sup>, une escouade de chasseurs menée par Antonio de Sanct Miguel surprit un Indien nu armé de pieux aux pointes durcies au feu. L’indigène à peine aperçu, les miliciens entrevirent à ses côtés une truie et deux verrats que leurs réflexes de prédateurs comme la faim qui les tenaillait depuis plusieurs

---

13 Memorial acerca del gobierno de los indios, presentado en el consejo de Indias a 11 de diciembre 1517, (leido por un dominico)” SERRANO Y SANZ M., *Origenes de la dominacion espanola en america*, Madrid, Casa editorial Bailly/Baillere, 1918, t. 1, p. DLXVI.

14 Lic. Espinosa al emperador, Santo Domingo, 27-9-1529, Marte, 1981, p. 350.

15 “Acta notarial de la conduccion a la isla de san juan de ciertos ganados que para su reproduccion, enviaba Vicente Yanez Pinzon, Puerto de los Pozos, 8-8-1505.” MANZANO MANZANO J., MANZANO FERNANDEZ-HEREDIA A.-M., *Los pinzones y el descubrimiento de america*, t. 3, 1988, Ediciones de Cultura Hispánica, doc. n° 43, p. 100.

16 Relacion o extracto de una carta que escribio Diego Velazquez, teniente de gobernador de la isla Fernandina (Cuba) a S.A., Ano de 1514, CDI, t. 11, p. 428.

Le chiffre de 30.000 têtes qui semble quelque peu exagéré nous paraît être dû à une erreur de transcription ou de graphie. Le chiffre de 3000 individus nous paraît plus acceptable.

17 FRAY BARTOLOMÉ DE LAS CASAS, *Historia de las Indias*, t. 3, 2002, p. 98.

18 République Dominicaine

jours poussèrent à abattre en l'espace d'un éclair. Les animaux mis à mort, ils constatèrent avec surprise que l'Indien marron s'effondrait en gémissant et en embrassant leurs dépouilles. Interrogé sur sa singulière attitude, l'homme qui s'exprimait en parfait castillan et qui disait être fugitif depuis 12 ans leur assura que les trois porcs qu'ils venaient de tuer étaient ses meilleurs amis. " Ces porcs me donnaient la vie et moi la leur, ils étaient mes amis et ma bonne compagnie, l'un s'appelait un tel, l'autre un tel et la truie une telle. " Vivant en symbiose, se réchauffant contre ses compagnons dans les nuits froides des cimes, l'homme et les 3 animaux chassaient ensemble les porcs sauvages. L'un d'eux faisait office de pisteur, l'autre de rabatteur tandis que la truie attaquait et immobilisait leur proie jusqu'à l'arrivée de l'Indien qui la tuait à l'aide de l'un de ses pieux. Ses entrailles laissées à ses congénères, la victime dépecée était boucanée en quartiers qui, attachés à l'aide de lianes sur le dos des verrats, étaient ensuite acheminés vers leur tanière. Faute de viande et de moubins<sup>19</sup>, l'homme déterrait racines et tubercules qu'ils mangeaient ensemble. Amené à La Vega par les chasseurs pris de remords, l'indien y résidait encore quand Juan Fernandez de Oviedo, après avoir enquêté sur son cas, rédigea en 1535 la première mouture de sa célèbre Histoire des Indes<sup>20</sup>.

Ayant fait naufrage sur les côtes de Saint-Domingue à l'âge d'or des boucaniers, un jeune Normand choisit de s'enfoncer dans les bois plutôt que de se rendre aux Espagnols comme ses compagnons d'infortune. Nu, ayant pour seules armes deux petits couteaux, il capture à la course 2 porcelets, puis en tue un qu'il mange cru en donnant son sang à l'autre. Plus tard, il est alors décidé à le tuer quand il remarque que l'animal qui le suit partout est friand du sang des autres porcelets qu'ils courent tous deux. Choissant de le garder, le porcelet qui grandit, assaille et capture ses congénères en les saisissant par les oreilles avant que n'arrive le jeune mousse qui les met à mort. Séparant ensuite sang et entrailles, ils consomment tous deux leurs prises qu'ils mangent crues. Quatorze mois après le naufrage, le jeune marin et le porc devenus énormes, sont repérés par une barque française venue mouiller sur la côte. Abandonnant son compagnon qui paraît sur la plage aussi gros qu'un âne, le marin alors surnommé Mardi Gras est amené à d'Ogeron, gouverneur de l'île de la Tortue. Là, les jours passant, il se met à maigrir puis meurt 4 mois après son arrivée n'ayant plus que la peau et les os.<sup>21</sup>

---

19 *Spondias mombin*

20 FERNANDEZ DE OVIEDO G., *Sumario de la natural y general historia de las indias*, 1992, t. 1, Tolède, 1526, cité dans l'édition de Madrid, Novenal, p. 221-222.

21 DU TERTRE J.-B. (R.P.), *Histoire générale des Antilles habitées par des Français*, 1654, p.

## Petites Antilles :

S'agissant des Petites Antilles, des porcs domestiques semblent avoir été introduits au cours de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, dans presque toutes les îles, et dans le but de permettre aux flottes espagnoles qui y faisaient escale, de pouvoir s'y ravitailler en viande fraîche, la faune autochtone n'intégrant aucun gros quadrupède terrestre. Tout comme aux Grandes Antilles, ces animaux y proliférèrent car les Caraïbes qui ne consommaient la chair d'aucun animal exogène ne toléraient aucune chasse sur leur territoire.

D'après John Scott<sup>22</sup>, c'est en 1563 qu'un nommé Pedro de Campos se rendant à Margarita, aurait relâché des porcs sur l'île de la Barbade, île sur laquelle ces derniers se seraient rapidement multipliés.

Citée en 1606 par maître William Turner, cette abondance de porcs sur l'île alors inhabitée de la Barbade est confirmée en 1619 par l'anonyme de Carpentras, par le capitaine Simon Gordon puis plus tard, par Jean de Laet ou le routier de Nicolas de Cardona<sup>23</sup>.

Dans son routier daté des années 1575-78, le pilote Isidore de la Puebla paraît être l'un des premiers à signaler l'existence d'une grande quantité de porcs dans la partie ouest, c'est à dire la Basse-Terre, de Guadeloupe.<sup>24</sup>

Confirmant en 1606, le nombre important de porcs existant sur cette île,

---

193, t. 2.

22 SCOTT J., *Description of barbados*, 1667, British Library, Tracts on the west-indies, Sloane MS 36.662, f° 62.

23 « 14 Août 1606 : Without any inhabitants, having great store of Hogges, Pigeons, and Parrats. Part of a Treatise written by Master William Turner, 1606. Hayklytus posthumus or Purchas his pilgrimes, vol. XVI, James MacLehose and Sons, Glasgow, 1906, vol. XVI, p. 352. La barboude ..est habitée d'aucun sauvage, et a grande quantité de sangliers » Un flibustier français dans la mer des Antilles (Anonyme de Carpentras), Ed. J.P Moreau, Clamart, 1987, p. 88.

1620, Simon Gordon and others "hunted hogs without discovering any people there" LADY BLAKE, «A day in barbados», *Timheri*, vol. IX, 1895, *Royal agricultural and commercial society of british Guyana*, 1886, Demerara J. Thomson.

- « La isla del Barbado.....ay en ella mucho ganado de çerda montez » NICOLAS DE CARDONA, *Descripcion geografica e hidrografica de muchas tierras y mares del norte y sur en las indias*, 1632, f° 10.

- « Barbados ou Barbudos..... cette île nourrist plusieurs pourceaux. » JEAN DE LAET, *L'Histoire du nouveau monde*, bonaventure & abraham Elseviers, Leyde, 1640, p.83.

24 "Guadalupe ; en esta ysla de la parte del ueste ay gran cantidad de puercos" Derrotero hecho por el ynsigne y sabio piloto ysidoro de la Puebla, 1573-1578, Biblioteca Nacional, Madrid, n° 4541 (catalogo julian Paz, n° 323).

un rapport de la Casa de la Contratacion de Séville insistait sur la très faible population indigène qui y résidait<sup>25</sup>. Le 6 août 1608, un rapport de la même enquête sur l'opportunité d'ériger un fort en Guadeloupe ou en Dominique rédigé par don Francisco del Coral y Toledo assurait que la Guadeloupe avait été abandonnée par les Caraïbes à cause de la trop grande quantité de porcs qui s'y trouvait et qui dévastait leurs jardins vivriers<sup>26</sup>. Le général Juan Gutierrez de Garibay sollicité pour avis sur la même question confirmait le jour précédent, l'existence de porcs marrons tant à la Dominique qu'à la Guadeloupe<sup>27</sup> tandis que deux décennies plus tard, Hessel Gerritz écrivait s'agissant de cette dernière : " Il y a une abondance de cochons dont la chair est exquise. " <sup>28</sup>

À la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la viande de porc boucanée ou non semble être un des produits du troc opéré entre Caraïbes et corsaires Anglais, Français ou Hollandais faisant escale en Dominique <sup>29</sup>.

Dans les premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle, les relations entre Caraïbes insulaires et Espagnols s'apaisant quelque peu, le même troc est opéré lors des escales en Guadeloupe de la flotte des Indes. "Les Sauvages en ont assuré le P. Raymon, seulement les flottes s'y rafraichissoient et faisoient leurs forces en allant à terre ferme et traittoient des cochons avec les Sauvages." <sup>30</sup> Bien que non consommateurs, les Caraïbes avaient depuis longtemps compris tout l'intérêt de la chasse au cochon sauvage afin d'en " vendre " la chair aux européens de passage. Caillé de Castres, soulignant " l'expertise " des Caraïbes à la chasse au cochon marron est l'un des rares chroniqueur à décrire, à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, l'un de leur mode opératoire :

---

25 «en guadalupe ay muchos puercos de la tierra» Oficiales de la casa de la contrataçion a S.M., Sevilla, 8 -8-1606, AGI., Santo Domingo 83.

26 «en la ysle de guadalupe ay ganado de zerdo en tanta cantidad que se entiende los indios an desanparado la tierra porque les comen las sementeraz.» Don Francisco del Coral y Toledo a S.M., Sobre si conviene o no se haga el fuerte en una de las yslas de la dominica o guadalupe, Madrid, 6-10-1608, AGI., Santo Domingo 83.

27 «en las dichas islas ay algun ganado de çerdo cimarron» Juan Gutierrez de Garibay a S.M., Sobre el fuerte que sea de hazer en una de las yslas de la dominica o guadalupe. Madrid, 5-10-1608, AGI., Santo Domingo 83.

28 GERRITZ H., «Journaux et nouvelles tirées de la bouche de marins hollandais et portugais de la navigation aux antilles et sur les côtes du Brésil» (1629-1630), in *Annaes da bibliotheca nacional*, Rio do Janeiro, vol. XXIX, 1907, p. 116 .

29 "have they Hennes and Pigges, but it should seeme rather for delight, then victuall. 23 mai 1596. A briefe relation of the severall voyages, performed by George, Earle of Cumberland, Description of Dominica and the Virgines, 1596, Haykluytus posthumus, 1906, vol. 16, p. 56.

30 Relation française (1647), BRETON R., *Relations de l'île de la Guadeloupe [1647]*, 1978, Société d'histoire de la Guadeloupe p. 84.

“ Ils sont si experts à la chasse du sanglier, qu'ils m'en ont rapporté 8 en un jour tant grands que petits et je ne leur donnais pour toute leur chasse que quelques bouteilles de brandevin. Leur chasse consiste principalement au sanglier, car bien que quantité d'entre eux n'en mange point, néanmoins, ils le change pour d'autres nécessités ; ils n'ont seulement qu'un ou deux chiens pour acculer le sanglier, puis, quand il est acculé, un Indien monte dans l'arbre par derrière et avec une perche, il passe un noeud coulant (fait avec la racine nommée liane) dans le col de l'animal puis tire avec ses compagnons avec telle force que le sanglier ne puisse se servir de ses défenses. Ainsi, un de la bande le poignarde avec une sagaye ou lance. Ensuite ils jettent la tête et les entrailles pour être la proie des chiens, puis ils fendent le corps en deux pour le porter avec plus de facilité. ”<sup>31</sup>

Une fois les îles colonisées, ces porcs domestiques devenus sauvages constitueront une source importante de protéines animales pour les premiers colons qui les chassaient et les décimèrent rapidement. Selon Breton et Du Tertre, une poignée de colons français détruisit la majeure partie du cheptel porcin de Guadeloupe en 15 ou 16 ans. “ Nos chasseurs qui au commencement sans s'éloigner des habitations mettoient en une matinée des 30 ou 40 porcs par terre, sont contraints maintenant de faire, 10, 12 lieues par mer ”<sup>32</sup>. Le même phénomène est relaté à la Barbade qui dès 1631 semble avoir eut son stock complètement décimé par des chasses pouvant liquider en une semaine, 1500 individus. “ The barbados hath moor wild hogs then St cristophers, but ther lavish expences have well nigh roated them all out. They usually killed 1500 a week, a waste to greet to be continued. When they went to hunt hoggs ther custome was then they had taken 10 or 12 binde them together, & to let them lye, & to proceed further to catch more, which being done, they would not take the paynes to returne & fetch ye first beinge to farr out of their way home but left them soe tyed to starve. ”<sup>33</sup>

---

31 CAILLÉ DE CASTRES M., *De Wilde ou les sauvages caribes insulaires d'Amérique*, 1694, édition Conseil Général de la Martinique / Musée départemental d'Archéologie et de Préhistoire, 2002, p. 92-96.

32 BRETON R., [1647], 1978, op.cit. p. 44.

33 Traduction : «La Barbade avait plus de porcs sauvages que Saint Christophe, mais leur chasse irraisonnée a fait qu'ils ont presque tous été rôtis. Habituellement, ils tuaient 1500 porcs en une semaine, un gaspillage trop important pour être poursuivi. Quand ils se sont mis à chasser les porcs, leur coutume était alors de prendre 10 ou 12 porcs attachés ensemble, et de les déposer quelque part, et de continuer à en attraper plus, et quand ceci était fait, ils n'auraient pas pris la peine de retourner chercher les premiers individus situés trop loin de leur chemin pour rentrer chez eux mais les laissaient ainsi attachés de telle sorte qu'ils mouraient de faim.». Dans COLT H., *The voyage of sir henry colt to the islands of Barbados and St. Christopher May-*

L'une des toutes premières mesures de préservation prise en Martinique visait, le 13 avril 1665 par un arrêt du Conseil Souverain, l'interdiction de la chasse aux cochons marrons et menaçait de graves peines " la chasse, tellement pratiquée, qu'il se trouve aujourd'hui si peu de cochons marrons, qu'il est très rare d'en apercevoir quelqu'un. " <sup>34</sup> Les mêmes pratiques semblaient être le fait des boucaniers de l'embryon de colonie française de Saint-Domingue s'installant sur des terres volontairement vidées de leurs résidents par la couronne espagnole et sur lesquelles proliféraient les cochons marrons. " Ils ne se servent pas de tous ceux qu'ils tuent; quand ils en ont tué un qui est maigre, ils le laissent là, en vont chercher un autre... si bien qu'ils tuent quelquefois 100 sangliers pour un jour, sans en rapporter plus de 10 ou 12. " <sup>35</sup>

Une ordonnance du commandant en chef de l'isle de Saint Domingue, défendait en février 1691 de chasser avec des chiens dans la dépendance du Cap, pour que les cochons marrons fussent moins détruits, est réitérée le 14 août 1695 par le gouverneur sous peine de 100 écus d'amende.<sup>36</sup> Suite à la diminution du potentiel martiniquais, les colons de l'île semblent s'être tournés vers l'île voisine de Sainte-Lucie. " Lors du premier établissement des François, ils en tuèrent presque suffisamment pour fournir à leur nourriture, le nombre ayant été si grand, que la race n'a pu en estre détruite dans les isles de la Guadeloupe & Martinique, mais sur tout dans Sainte Alouzie, où il y en a encore grande abondance ; elle fournit abondamment de la pêche et de la chasse aux habitants de la Martinique qui vont aussi y prendre des cochons sauvages, qui y sont en grand nombre, & dont la chasse n'est pas difficile. " <sup>37</sup>

A la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, le père Labat notait que " le cochon marron est meilleur que le domestique ; mais ces animaux sont rares aux isles du vent, et surtout à la Martinique, où leur chasse devient chaque jour plus difficile, parce qu'ils se retirent dans les montagnes les plus escarpées,

---

August 1631, july-août, HARLOW V.T., *Colonising expeditions to the West indies and Guiana 1623-1667*, 1924, the Hakluyt society, second series, n° LVI, London, p. 92

34 DESSALLES P.F.R., *Les annales du conseil souverain de la Martinique*, vol. 1, 1995, L'harmattan, Paris, t. 1, p. 79.

35 EXQUEMELIN A.-O. (1646-1717), *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes* (1678), nouvelle édition, J. Le Febvre, 1699, t. 1, p. 119.

36 MOREAU DE SAINT-MÉRY L.-E., *Loix et constitutions des colonies françaises de l'amérique sous le vent, 1784-1790*, Paris, t. 1, p. 494, 532.

37 CLODORÉ J. DE, D'ELBÉE F., LE FEBVRE DE LA BARRE J.-A., *Relation de ce qui s'est passé dans les îles et terre ferme de l'Amérique, pendant la dernière guerre avec l'Angleterre, et depuis, en exécution du traité de Bréda Avec un journal du dernier voyage du Sr de La Barre en la terre ferme et île de Cayenne Où est joint le journal d'un nouveau voyage fait en Guinée*, 1671, Clouzier, Paris, 2 vol, p.3.

et dans les ravines les plus profondes, où la peine est très grande quand il faut les y aller chercher, sans compter le danger d'être mordu des serpents.”<sup>38</sup>

Ces porcs noirs de race ibérique à grosse tête, au poil rude, à la hure courte et aux pattes antérieures plus courtes que les postérieures, sont décrits comme “ armés de deux horribles dents, bouclées comme des cornes de béliér. ”<sup>39</sup>

Le père Labat observait, en Martinique à la fin du XVII<sup>e</sup>, des cochons marrons de 2 sortes. L'une de race espagnole se défendait vigoureusement contre chiens et chasseurs aux individus extrêmement dangereux quand ils sont blessés, puis une seconde espèce issue de cochons domestiques échappés qui ne diffèrent en rien ceux de France. Il ne parait pas, dit-il, que les 2 espèces se soient mêlées. Il notait également la présence d'une troisième variété de porc domestique dit cochon de Chine ou cochon de Siam, introduite par des vaisseaux français revenant d'extrême orient. Jambes fort courtes, pilosité rare, gros ventre, grouin court, importante masse grasseuse et grande prolificité sont cités parmi leurs caractéristiques.<sup>40</sup>

Dans son étude sur le “ cochon planche ” des Petites Antilles, Jacques Barrau semble trouver à ce dernier une ascendance ibéro-celto-asiatique et en faire un descendant direct des porcs introduits par conquistadors espagnols et colons français aux Petites Antilles. “ Le cochon-planche a une conformation ibéro-celtique, mais chez certains sujets on trouve une tendance a embonpoint évoquant l'asiatique ”<sup>41</sup>

La variété domestique “ Large white ” aujourd'hui dominante dans les élevages martiniquais, introduite pour des raisons de productivité agricole, serait issue de 10 truies importées de Guadeloupe en 1969<sup>42</sup>.

---

38 R.P. LABAT J-B, *Nouveau voyage aux isles de l'Amerique*, [1742, La Haye], 1972, par Éditions des horizons caraïbes, Fort-de-France t. 3, p. 190.

39 R. Breton, 1647, op.cit. p. 44.

40 R.P LABAT J-B, 1972, op.cit. p. 22.

41 BARRAU J., « Sur le “ cochon planche ” des Petites Antilles », *Journal d'Agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, n° XXV, 3, : 195-201 1978,. Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie, Muséum national d'histoire naturelle, Paris.

42 PINCHON R.P., *D'autres aspects de la nature aux Antilles*, 1971, Impr. Ozanne et Cie, Fort-de-France.

## **CONCLUSION :**

Sans axes routiers de pénétration, la zone Prêcheur/Grand-Rivière dont les activités agricoles et humaines ont été progressivement délaissées depuis l'éruption de la Montagne Pelée ou depuis la seconde guerre mondiale est aujourd'hui vécue comme une partie ré-ensauvagée d'une Martinique devenue de plus en plus urbaine dont l'activité économique repose désormais en sa quasi-totalité sur le secteur tertiaire.

Parallèlement à cette désaffection surgissait le mythe du Marron ou du Nègre marron qui aujourd'hui fleurit en sculptures et autres artefacts mémoriels dans nombre de bourgs de l'île. Plus le martiniquais se détachait de la terre et de ses secrets, plus il perdait l'autonomie gagnée entre abolition de l'esclavage et amiral Robert, plus il se fabriquait et entretenait un idéal de rupture, de nature, de liberté et de résistance vécu, par procuration, en pleine société de consommation. A l'exception de quelques individus adeptes ou non de la philosophie rastafari, les seuls et véritables marrons de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle sont ces cochons ensauvagés. Ceux qui vivent et prolifèrent dans les grands bois des versants nord-ouest de la Montagne Pelée méritent à ce titre, tout notre respect.

## **BIBLIOGRAPHIE:**

- ANONYME DE CARPENTRAS, *Un flibustier français dans la mer des Antilles*, Ed. J.P MOREAU, 1987, Clamart,
- LADY BLAKE, «A day in barbados», *Timheri*, vol. IX, 1895, *Royal agricultural and commercial society of british Guyana*, 1886, Demerara J. Thomson.
- BARRAU J., «Sur le “cochon planche” des Petites Antilles», *Journal d’Agriculture traditionnelle et de botanique appliquée*, n° XXV, 3, : 195-201 1978,. Laboratoire d’Ethnobotanique et d’Ethnozoologie, Muséum national d’histoire naturelle, Paris
- BRETON R., *Relations de l’île de la Guadeloupe*, 1978, Société d’histoire de la Guadeloupe
- CAILLÉ DE CASTRES M., *De Wilde ou les sauvages caribes insulaires d’Amérique*, 1694, édition Conseil Général de la Martinique / Musée départemental d’Archéologie et de Préhistoire, 2002
- CARDONA N. DE, *Descripciones geograficas e hidrograficas de muchas tierras y mares del norte y sur en las indias*, 1632, f° 10.
- CASAS F. B. DE LAS, *Historia de las Indias ou Histoire des Indes*, 2002 t. 3, Seuil, Paris
- CLODORÉ J. DE, D’ELBÉE F., LE FEBVRE DE LA BARRE J.-A., *Relation de ce qui s’est passé dans les îles et terre ferme de l’Amérique, pendant la dernière guerre avec l’Angleterre, et depuis, en exécution du traité de Bréda Avec un journal du dernier voyage du Sr de La Barre en la terre ferme et île de Cayenne Où est joint le journal d’un nouveau voyage fait en Guinée*, 1671, Clouzier, Paris, 2 vol
- COLOMB C. présenté par VARELA C. GIL J., *Oeuvres complètes*, 1992, la Différence, Paris
- COLT H., The voyage of sir henry colt to the islands of Barbados and St. Christopher May-August 1631, HARLOW V.T., *Colonising expeditions to the West indies and Guiana 1623-1667*, 1924, the Hakluyt society, second series, n° LVI, London
- DESSALLES P.F.R, *Les annales du conseil souverain de la Martinique*, vol. 1, 1995, L’harmattan, Paris
- EXQUEMELIN A.-O. (1646-1717), *Histoire des aventuriers qui se sont signalés dans les Indes* (1678), nouvelle édition, J. Le Febvre, 1699, t. 1
- FERNANDEZ DE OVIEDO G., *Sumario de la natural y general historia de las indias*, t. 1, Tolède, 1526, 1992, cité dans l’édition de Madrid, Novenal

GERRITZ H., «Journaux et nouvelles tirées de la bouche de marins hollandais et portugais de la navigation aux antilles et sur les côtes du Brésil» (1629-1630), in *Annaes da bibliotheca nacional*, Rio do Janeiro, vol. XXIX, 1907

R.P. LABAT J-B, *Nouveau voyage aux isles de l'Amerique*, [1742, La Haye], 1972, par Éditions des horizons caraïbes, Fort-de-France

LAET J. DE, *L'Histoire du nouveau monde*, bonaventure & abraham Elseviers, Leyde, 1640,

MANZANO MANZANO J., MANZANO FERNANDEZ-HEREDIA A-M., *Los Pinzones y el Descubrimiento de América*, 1988, 3 vol. Ediciones de Cultura Hispánica

MIRA CABALLOS E., «La economia en la espanola a través de las cuentas del tesorero cristobal de Santa Clara (1505-1507)», *Las Antillas mayores 1492-1550*, 2000, Iberoamericana, Madrid

MOREAU DE SAINT-MÉRY L.-E., *Loix et constitutions des colonies françoises de l'amérique sous le vent*, 1784-1790, Paris

PINCHON R.P., *D'autres aspects de la nature aux Antilles*, 1971, Impr. Ozanne et Cie, Fort-de-France

SCOTT J., *Description of barbados*, 1667, British Library, Tracts on the west-indies, Sloane MS 36.662, f° 62

SERRANO Y SANZ M., *Origenes de la dominacion espanola en america*, Madrid, Casa editorial Bailly/Baillere, 1918, t. 1

TERTRE J.-B. DU (R.P.), *Histoire générale des Antilles habitées par des François*, 1654, p. 193, t. 2.

## ANNEXE / GLOSSAIRE

Terme	Définition
Cochon asiatique	Cochon domestique introduit par les colons français dans la seconde moitié du XVIIème.
Cochon blanc	Porc domestique de type Large white introduit en 1969 pour des raisons de productivité agricole.
Cochon domino	Bicolore, noir et blanc
Cochon noir	Nom générique qui recouvre le <i>planch</i> et le domino
Cochon planch	Généralement noir, plat, comme une planche. Hybride de porc ibéro-celtique et de cochon asiatique.
Porc ibérique	Cochon domestique introduit par les Espagnols au cours du XVIème siècle (période pré-coloniale) et relâché en milieu insulaire comme éventuelle source de protéines animales à chasser lors des escales des navires des flottes des Indes
Marron, onne	Altération de l'hispano-américain cimarron "esclave fugitif". Il désigne aussi les animaux qui de domestiques retournent à l'état sauvage comme le cochon.
Marronnage	Désigne la fuite et le mode de vie des marrons.

# CONCLUSION GÉNÉRALE

Cette étude a été avant tout l'occasion d'une rencontre entre plusieurs champs disciplinaires aussi bien scientifiques que littéraires. Ce travail a permis de croiser des approches et des connaissances expertes ou transversales sur ce territoire dans sa complexité et la particularité de son histoire, de les confronter les unes aux autres afin qu'elles se nourrissent mutuellement. En effet, il s'agissait de faire se rencontrer des approches et des sources très différentes, naturalistes, historiques, géographiques, anthropologiques, paysagères... et de les croiser afin d'en faire émerger un regard partagé. Elle a ainsi permis d'échanger entre spécialistes et généralistes, de partager des méthodes de travail dans leur diversité, de croiser des sources multiples et des outils de connaissance sur un même territoire.

Son origine était fondée sur des intuitions et des hypothèses qui ont motivé le travail d'investigation et l'hybridation disciplinaire. Ce processus, à l'inverse d'appauvrir ou d'uniformiser les points de vue, a permis au contraire de les enrichir et de les mettre en relief.

Par exemple, pour l'Habitation du Morne Saint Martin, le défrichement visible sur la carte de Moreau du Temple n'est lisible comme résultat de l'exploitation des essences rares<sup>1</sup> que lorsque l'on associe les regards de l'historien, du botaniste, de l'anthropologue et du paysagiste.

L'interprétation des implantations sur les plats-pays ou celle de la présence des Zamanas dans ce paysage forestier procèdent des mêmes croisements.

Les différents volets de l'étude développent une multiplicité de points de vue, qui construisent progressivement une représentation fine des lieux et des modes de vie présents ou passés, loin d'un regard unique porté sur ce territoire.

D'une part, la recherche archivistique a permis d'accéder à des connaissances sur la vie de tous ses habitants, d'autre part, l'approche par le terrain a été un espace d'investigation important et l'occasion de relier ces connaissances très riches afin de faire émerger une représentation partagée.

---

1 - et non comme espace cultivé -

L'approche par le paysage et la photographie a impliqué l'élaboration de représentations graphiques qui ont parfois eu des effets inattendus. Au delà de l'illustration et de la synthèse, elles ont permis de construire de la connaissance en agrégeant les différents éléments d'expertise. La collaboration dans une même équipe de généralistes (géographe, muséographe, paysagistes) et d'experts (anthropologue, historien, botaniste) est aussi un élément important dans l'émergence de cette nouvelle connaissance.

Ce travail a fait apparaître que ce territoire si particulier était depuis longtemps une sorte d'île dans l'île et un lieu de métissage pour les paysages et les personnes. C'est donc aux hommes d'aujourd'hui de tirer les enseignements de cette histoire du nord-ouest de la Montagne Pelée, de l'époque des Caraïbes vivants dans la forêt, aux défrichements et à l'exploitation de la terre du temps de la colonisation, jusqu'à son ré-ensauvagement actuel.